



T'ANG HAYWEN ARCHIVES

Extrait des mémoires de **Marc Alyn**, *Le temps est un faucon qui plonge*

Publiées aux **éditions Pierre Guillaume de Roux** en 2018

Venise la Chinoise et les lagunes imaginaires de T'ang Haywen

...C'est au coeur de la lagune vénitienne, du côté de Malamocco, habitat favori du héron cendré et du martin-pêcheur, que je retrouve avec la plus vive intensité la sombre et lumineuse présence au monde de T'ang Haywen. Cet alchimiste de l'encre, d'origine chinoise, qui fut mon ami de 1960 à sa mort, en 1991, se réappropria-t-il à travers les paysages aquatiques de Venise (où il séjourna maintes fois, exposant notamment à la galerie Rialto, en 1969) les rizières de son île natale d'Amoy, proche de Formose?

D'une discrétion à toute épreuve, poli tel un miroir à l'égard de la totalité des êtres vivants, il se refusait à nommer les choses afin de les laisser libres de se choisir d'autres identités. *"le nom, me confiait-il, enferme et pétrifie ce qu'il est censé signifier: Je crois avantageux d'en préserver le secret."* Lui-même s'était forgé un prénom de toute beauté taillé dans la rumeur océane: *Haywen*, association de vocables signifiant *Mer-Écriture* – rapprochement digne d'Homère!

Né en 1927, Haywen était de dix ans mon aîné; à l'époque où j'ouvrais les yeux, lui-même devait quitter Amoy avec sa famille chassée par la guerre pour se réfugier à Cholon en Indochine Française. Ainsi accomplit-il ses études à l'école française de Saïgon. Fasciné d'instinct par l'image, il couvrait de portraits les marges de son dictionnaire franco-chinois, soulignant les mots relatifs à l'art et plus particulièrement à la peinture. Enfant épris de "cartes et d'estampes", il eut la chance d'être initié très tôt à la calligraphie par son grand-père T'ang Yian, lequel passait pour avoir porté à son point de perfection cette technique traditionnelle des lettrés du pays de Confucius. Il ne l'oubliera jamais, puisant son assurance dans cet apprentissage rigoureux mais empreint de tendresse. S'il appartient à un milieu aisé respectueux de la culture, Haywen ne peut cependant s'affranchir de la tutelle de son père (négociant en soie); ce dernier désire le marier et le roder aux affaires alors que l'adolescent aspire à mener la vie d'artiste à Paris. Face à la politique paternelle, il usera de son arme secrète personnelle: *le système du roseau*, consistant à opposer à l'adversaire la souple énergie d'une résolution indomptable. Cette résistance prit la forme d'une grève de la faim... Sans jamais élever la voix, le fils rétif s'abandonna corps et bien à l'inanition. Au bout de quelque temps, face à ce fantôme



T'ANG HAYWEN ARCHIVES

muet qui souriait avec courtoisie, le père capitula et Haywen put gagner la France, nanti d'une pension suffisante pour faire le jeune homme au quartier Latin. Il convient d'ajouter que l'artiste en herbe dut s'autoriser – afin de réussir ce tour de passe-passe- quelque liberté avec la vérité: Il feignit d'étudier la médecine tout en auscultant les jolis modèles des ateliers de *Montparnasse!*

De 1948 à 1958, T'ang mena à Paris une existence studieuse et solitaire en marge de la vie réelle. Je l'imagine sous les traits de Malte Laurids Brigge, l'inoubliable personnage de Rilke. Il suivait les cours de civilisation française à la Sorbonne en même temps que les leçons de l'École nationale des langues orientales, curieux de tout, systématiquement bienveillant à l'égard d'autrui, réservant le meilleur de lui-même à une approche concertée de l'art. Alla-t-il jusqu'à fréquenter de façon sporadique, pour rassurer son père, les amphithéâtres de la faculté de médecine? Nomade toujours prêt à déguerpir, il ne résidera jamais longtemps au même endroit, logeant tour à tour dans divers hôtels de la rue des Saints-Pères et du quai des Grands-Augustins – il y croisait parfois Picasso – à la Villa Seurat où planait le souvenir de Miller indissociable de celui d'Anaïs Nin, et jusqu'à Meudon, avant de s'établir enfin dans un deux-pièces sombre et inconfortable de la rue Liancourt, à deux pas de Denfert-Rochereau et du cimetière Montparnasse. Il ne se souciait guère du confort: la beauté lui importera toujours davantage que les agréments matériels; il privilégiera constamment sa recherche spirituelle au détriment de son repos et, à plus long terme, de sa santé. Son plus ancien ami français, Raymond Audy, me parlait de lui, juste avant notre rencontre, comme d'un chercheur d'absolu "toujours de belle humeur".

J'ai évoqué précédemment l'affectueuse proximité qui, depuis Alger, m'attachait à Raymond Audy, lui aussi ancien de *Bled*. Une fois l'uniforme jeté aux orties, le contact, toujours chaleureux, ne fut plus rompu et, en marge de nos retrouvailles festives à Paris, j'eus le plaisir de fréquenter la maison familiale des Audy sur les bords de Loire, demeure exquise qui avait été – si j'ai bonne mémoire- l'ultime retraite loin de Paris de Rodolphe Salis, créateur du cabaret Le Chat Noir. Amateur d'art éclairé doublé d'un lecteur avide de poésie, Raymond brûlait de me faire connaître T'ang Haywen, qu'il aimait et admirait. L'entrevue initiale eut lieu dès 1960, à la terrasse d'un troquet des bords de Seine proche de Notre-Dame. Sous la clarté ardente de l'été, le fleuve roulait des paillettes d'or dans son onde – chevelure dénouée de *Lorely* – tandis qu'un vin blanc sec et dru miroitait en nos verres. T'ang avait goûté les poèmes de *Délébiles*; il les évoquait avec délectation. De mon côté, je l'identifiais à l'un de ces félins somptueux, d'une rareté confinante à l'imaginaire, que l'on désigne sous le nom de *Chat écrit de Chine*, véritable manuscrit vivant: une apparition...

Rue Liancourt, entre les murs de son capharnaüm, je me faufilais parmi les entassements de tableaux et de cartons à dessin voisinant avec un fouillis de livres, de valises vides avides de départ et divers ustensiles voués au cérémonial du thé. Le terrier céleste de T'ang se confondait pour moi avec les



T'ANG HAYWEN ARCHIVES

tombeaux de la Vallée des Rois où reposent, au coeur d'un bric-à-brac poussiéreux, mobilier, momie et trésor du pharaon. Immédiatement la sympathie brasilla entre nous. N'appartenions-nous pas l'un et l'autre à cette famille d'esprits privilégiant l'être au détriment de l'avoir? Face à cette masse d'esquisses sur papier revêtues de gouache, d'aquarelle ou de cette encre, gloire de l'empire du Milieu, tout à la fois indélébile et *divinatoire*, je m'interrogeais sur la nature de cet oiseleur fragile et indestructible. Qui pouvait rivaliser avec lui côté solitude? Mais, par ailleurs, qui fut jamais moins seul? Voyageur immobile, T'ang se tenait aux aguets du visible tel l'insecte qui adopte la couleur et la forme de son environnement, passant inaperçu par souci de sauvegarder son irréductible singularité. Art de lisières, de confins, territoire frontalier livrant une vue imprenable sur l'au-delà. Scribe en lévitation courbé sur ses couleurs, ses pinceaux et ses songes, Haywen capturait le ciel à travers le piège de ses cils. D'abord figuratif, il évoluera peu à peu vers une abstraction favorisant, non la chose, mais son ombre, sans nier la lumière: ainsi surgiront ces lagunes du bout du monde où, sous la torsion des vents marins, tremblent de noirs roseaux.

"Calligraphe d'instinct et métaphysicien par goût", ainsi que le définira plus tard Jean-Paul Desroches, T'ang peint l'instant comme s'il s'agissait de l'éternité. Il prend son temps, ou plutôt il est *pris* par lui, se hâtant lentement avant de décrocher le trait; d'un seul jet, l'oeuvre file vers le but, la cible. Ni tâtonnements, ni remords: Haywen détruit plutôt qu'il ne corrige: ainsi le potier restitue à la terre les amphores condamnées à ne jamais contenir l'eau vivante.

En 1966, l'occasion me fut offerte d'apporter un soutien concret à Haywen en suscitant une exposition de ses oeuvres à la galerie Talleyrand, dans ma ville natale de Reims. J'écrivis alors pour le carton d'invitation un *"Portrait de T'ang"*, premier hommage d'un poète contemporain au peintre destiné à devenir l'un des trois grands créateurs chinois de la modernité avec Chang Dai Chien et Zao Wou-Ki: *"Sur les corolles des fleurs nées de sa main, les abeilles viennent se poser"*.

Inconnu hors d'un cercle restreint de fervents souvent désargentés, l'artiste luttait pour s'imposer. Dans l'espoir de séduire quelques acquéreurs, il lui arrivait de privilégier le figuratif alors même que sa démarche tendait de plus en plus vers l'abstraction. En fait, il mélangeait les deux genres avec son habituelle subtilité. C'est ainsi que l'on put admirer à Reims le délicieux *Autoportrait au chat* de 1955, diverses natures mortes ainsi que des essais de calligraphie. Cette apparition du Signe constituait un événement capital: la fusion alchimique de la tradition chinoise et de l'avant-garde occidentale. Une passerelle était jetée au-dessus du vertige; espace tournoyant où giclaient des cascades couronnées d'arcs-en-ciel. La voie du *Tao* rejoignait ici les *Illuminations* de Rimbaud et *l'éternel retour* de Nietzsche. Le changement d'échelle s'avérait formidable, comme si la nature tout entière se manifestait à travers lui sans s'attarder, hors des contingences de l'espace et de la durée: *"Je ne suis pas ce que je fais:"*,



T'ANG HAYWEN ARCHIVES

avouait l'artiste, définissant le fruit de sa recherche comme *“une oeuvre possible qui aurait pu être il y a mille ans et qui dans mille ans sera encore”*.

Lorsque je quittais Paris au milieu des années 60 pour aller m'établir à Uzès, dans un mas isolé aux limites de la garrigue, le cher T'ang fut souvent notre invité: il faisait escale pour une nuit, puis s'attardait deux jours afin d'esquisser quelques *portraits* d'arbres ou études de vigne vierge.

Au volant de sa 2 CV déginguée, mais toujours vaillante, l'éternel nomade sillonnait toute l'étendue de la géographie avec une obstination de juif errant, partout à l'aise et reçu comme le messie. À Uzès, nous l'exposâmes au mas des Poiriers pour le bonheur de quelques connaisseurs, tel Pierre-André Benoît, éminence grise de l'art novateur, proche de Braque, René Char et Picasso, dont il édita des ouvrages rarissimes. PAB contempla longuement les encres de notre ami, puis prononça cet éloge: *“C'est dans l'usage du noir que l'on mesure la véritable maîtrise d'un artiste: T'ang possède d'instinct cette faculté, vrai cadeau du ciel qui lui permet à tout instant de nous entraîner dans son envol.”*

Nous partageons, Haywen et moi, une même vénération pour Balthus avec lequel il s'était lié lors de ses séjours en Italie. On sait ce que la spiritualité balthusienne doit à l'Asie, qui lui inspirera deux chefs-d'oeuvre: *La Japonaise au miroir noir* et *La Japonaise à la table rouge* où il s'égale à un maître absolu comme Takanobu (*Portrait de Shigamori*). Autre point de ressemblance: la passion des chats et celle de Rilke, préfacier du premier recueil de dessins à l'encre de Chine de Balthus, alors âgé de treize ans! En marge de nos entretiens mémorables près de la cheminée monumentale du mas où crépitait un feu de bois d'olivier, nous entreprîmes des créations communes: poèmes-objets (peinture/manuscrit) dont quelques-uns figurant dans la Donation Marc Alyn de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. En vue d'un recueil de mes poèmes intitulé *Mémorial de l'encre* (encore inédit), il réalisa une suite de paysages oniriques d'où se dégageait une poignante musique:

Si longue soit la mort

Dans le jardin de nuit

Où le rosier couve ses braises

Jamais nous n'aurons le temps d'oublier

La seconde – une goutte –

Où nous fumes vivants.



Lorsqu'il reprenait la route après une halte de quelques heures ou quelques jours à Uzès, Haywen laissait derrière lui un vide à la mesure de la place qu'il avait occupée dans l'intimité de ses hôtes. D'une exemplaire discrétion, il paraissait toujours émerger d'une brume légère: exquis revenant qui avertissait d'emblée: *"Vous savez, je ferai juste une apparition!"* Ses plus fidèles amis se connaissaient rarement entre eux; lui-même se tenait en retrait par rapport à sa propre image. Le réel glissait sur lui ainsi que l'eau sur le plumage d'un cygne: il oubliait jusqu'à l'oubli. Peut-être sa sérénité n'était-elle qu'apparente, dissimulant une blessure fondamentale en rapport avec l'obscurité des origines? Quelque chose de cette angoisse apparaît dans le diptyque intitulé *D'où venons-nous?* (1968), qui reprend le thème propre à Gauguin: trois femmes sombres et nues sur une plage au soleil couchant occupées à scruter le large.

À l'instant du départ, debout près du portail, sous un figuier ruisselant de fruits bleutés, Haywen demeurait longuement immobile, saluant de la main comme s'il signait l'espace. Du regard, il palpait le grain des choses, les façades, le vieux poirier penché au-dessus du puits: il s'imprégnait une dernière fois du lieu afin qu'il vive en lui dans l'éternel présent de son temps intérieur. Puis, nous nous donnions l'accolade et c'était le moment d'un ultime partage: *"La mort ne met pas fin à nos rêves"*, me confiait-il en souriant avant de prendre place derrière le volant de la 2 CV et de disparaître au bout du chemin.

À Paris, où mes fonctions de directeur de la collection "Poésie/Flammarion" me conduisaient chaque mois, je manquais rarement d'aller lui rendre visite rue Liancourt. Quand nous ne déjeunions pas dans une crêperie voisine, il mijotait de petits plats à mon intention. Cuisine chinoise pareille à une dînette de poupées – mais qui recèle toute la subtile saveur de l'univers! Son existence quotidienne demeurait incertaine, mais il ne s'en plaignait jamais; à l'inverse, il ne cessait de rendre grâce à son étoile pour cette destinée sans entraves en harmonie avec les exigences de sa vocation. Son bien le plus précieux était immatériel: tout ce que ses yeux découvraient devenait son royaume. Authentique citoyen du monde, il le parcourait en tous sens (de l'Inde au Japon), s'allégeant de lui-même au profit de nouveaux paysages dont il élaborait son miel.

Après mon retour à Paris, à la fin des années 80, nous nous revîmes plus fréquemment, ravis de partager le pain, l'image, le poème. J'incarnais à ses yeux l'ami de toujours, comme il me désignait dans la dédicace d'un précieux catalogue; de mon côté, je le tenais pour l'un de ces porteurs de secrets qui hantent invisiblement certaines existences dédiées à l'imaginaire – ainsi se meut la lumière au-dedans des vitraux. Mes pérégrinations amoureuses à travers le Liban en proie à la guerre aiguisaient sa curiosité, et sa joie fut intense à l'annonce de mon mariage avec Nohad. Comment aurions-nous pu pressentir que le temps, ce bourreau, déjà resserait son noeud autour de nos cous frêles et nos rencontres dans l'ermitage de la rue Liancourt approchaient de leur terme?



T'ANG HAYWEN ARCHIVES

En Juin 1991, à l'issue d'un déjeuner à la table familiale des Audy, Haywen fut victime d'un malaise. Hospitalisé à Saint-Joseph, soumis à de minutieux examens, il lui fut révélé qu'il était atteint d'une inexorable maladie, laquelle ne lui laissait que peu de mois à vivre. À la même époque, je subissais une tragédie parallèle: le cancer du larynx avec son cycle infernal d'interventions chirurgicales...Par conséquent, je luttais moi-même pour survivre et ignorais tout du caractère désespéré de l'état de mon ami. Quand survint son décès, le 9 septembre 1991, je me trouvais moi-même en réanimation au service O.R.L de l'hôpital Bichat; la funeste nouvelle ne me parvint que beaucoup plus tard.

Malgré tout, il me semble aujourd'hui que j'étais demeuré mystérieusement proche du peintre agonisant tout au fond du coma où je me trouvais alors plongé. Parvenu aux limites du monde des vivants, j'étais au coeur de paysages en tout point analogues aux végétations jaillies du pinceau de T'ang. Des ombres de feuillages calligraphiaient à même le sable d'indéchiffrables messages. L'esprit de l'eau planait sur les rizières, porté par l'air devenu visible. Le temps existait-il? Des cris d'oiseaux inconnus déconcertaient l'ouïe. Partout, des formes attendaient de s'éveiller dans l'espoir d'accéder à quelque fulgurante transparence. Un soleil noir, pareil au *Disque du ciel* de 1978, rayonnait, ébouriffé, au-dessus d'étendues dépourvues de silhouettes humaines. Au terme du *dernier voyage*, se profilait une autre rive dominée par les perspectives de confuses montagnes noires; la scène évoquait la vue du lac de Côme (*Ravenna, 1967*) avec son portail ouvrant sur le vide de l'eau – de l'au-delà... L'ombre n'est-elle pas l'invention majeure de la Chine?

Voûté sur une minuscule table de bois (la même où nous venons de prendre notre repas), rue Liancourt, T'ang laisse à jamais courir son pinceau, recouvrant des traits pareils à des coups d'aile l'un de ces modestes cartons Kyro qui lui servent de support. Et voici que surgit *l'Autre monde*, lagune à la tombée du jour où l'obscur se déplace d'un pas de somnambule. Je contemple, fasciné, ces territoires crépusculaires parcourus des présences indicibles qui naissent sous mes yeux à la lueur d'une humble lampe. Toute l'énergie cosmique est présente dans cette opération vertigineuse à l'issue de laquelle un oiseau traverse le versant éclairé du ciel avant de disparaître dans les régions ténébreuses... "*Où allons-nous?*", interroge Gauguin. À cet instant, j'entends la voix de Haywen réciter le vers du poète Li Po: "*l'or que tu jettes au vent, le vent te le rendra*"
